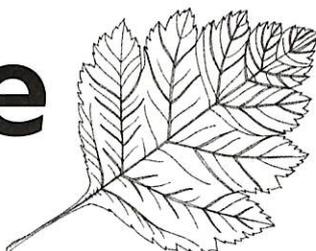


La mélodie du scieur



MENACÉE PAR LA RÉGLEMENTATION SUR LES BOIS RARES, LA LUTHERIE VIT DES HEURES CHAHUTÉES, ET CE, BIEN QUE LE SECTEUR SOIT TRÈS PEU CONSOMMATEUR D'ESSENCES EXOTIQUES. DES FORÊTS DU HAUT-DOUBS AUX CONVENTIONS PROFESSIONNELLES PRÈS DE PARIS, RENCONTRE AVEC UNE FILIÈRE INQUIÈTE.



un oiseau rare: depuis 1993, ce bûcheron de formation est « scieur de bois de lutherie », « *le seul, en France, à ne faire que ça* ». Son territoire se trouve dans les combes d'altitude, en haut de la quatrième marche du Jura, dans les forêts du Massacre ou du Mont-Noir, à plus de 1000 mètres d'altitude, là où le gel et la neige pincement dur jusqu'aux premiers jours de mai. Il faut du grand froid pour faire de beaux arbres. Au bord des sentiers, les cernes fins et réguliers des souches trahissent cette croissance ralentie par les frimas, gage d'une acoustique de qualité.

Bernard Michaud, pourtant, n'est pas musicien. D'abord, il y a eu la première moto, qu'il paie en coupant des bûches, puis la fac de philo, qu'il finance en bûcheronnant. En chemin, il rencontre des luthiers, s'intéresse à leur métier, invente enfin le sien pour faire le lien entre l'arbre et l'instrument. Très peu d'arbres, finalement: la filière de la lutherie ne dépend que d'un minuscule volume de ligneux, « *à peine 60 mètres cubes par an en France* », évalue-t-il, une paille, comparés aux 60 millions de mètres cubes de bois collectés chez nous pour le bâtiment, l'ameublement, le chauffage et l'industrie. Mais 60 mètres cubes choisis, sélectionnés, précautionneusement débités. Alors, dans la profession, on se passe et se repasse l'adresse de sa scierie de Fertans, 260 habitants, dans la vallée de la Loue, à 30 kilomètres de Besançon. Dans le hangar, le visiteur pénètre dans une forêt d'un autre type, blonde et odorante, faite d'empilements de planches et de quarts de troncs: noyer, cormier,

poirier, mais surtout épicéa et érable, le duo indissociable de nombreux instruments à cordes.

Ces deux essences sont complémentaires: côté face, l'épicéa, sélectionné pour ses qualités mécaniques, sert aux tables d'harmonie – cette partie de l'instrument que les cordes font vibrer. Côté pile, l'érable, choisi pour son onde, sa moire qui embellit. « *Dans la pratique, tout les oppose: pour l'épicéa, je cherche un arbre parfait, à qui il n'arrive rien, une sorte de moine avec une vie bien rangée*, explique Bernard Michaud. *L'érable, c'est l'inverse: il me faut un artiste, un sujet spectaculaire qui a souffert et fait des vagues.* » Derrière le sourire, le scieur est soucieux. Depuis une dizaine d'années, les gros bois qu'il recherche se font rares. Pour cause de rentabilité, les forêts rajeunissent et voient leurs troncs mincir, « *tandis que les violoncelles et les contrebasses, eux, gardent toujours la même taille.* »

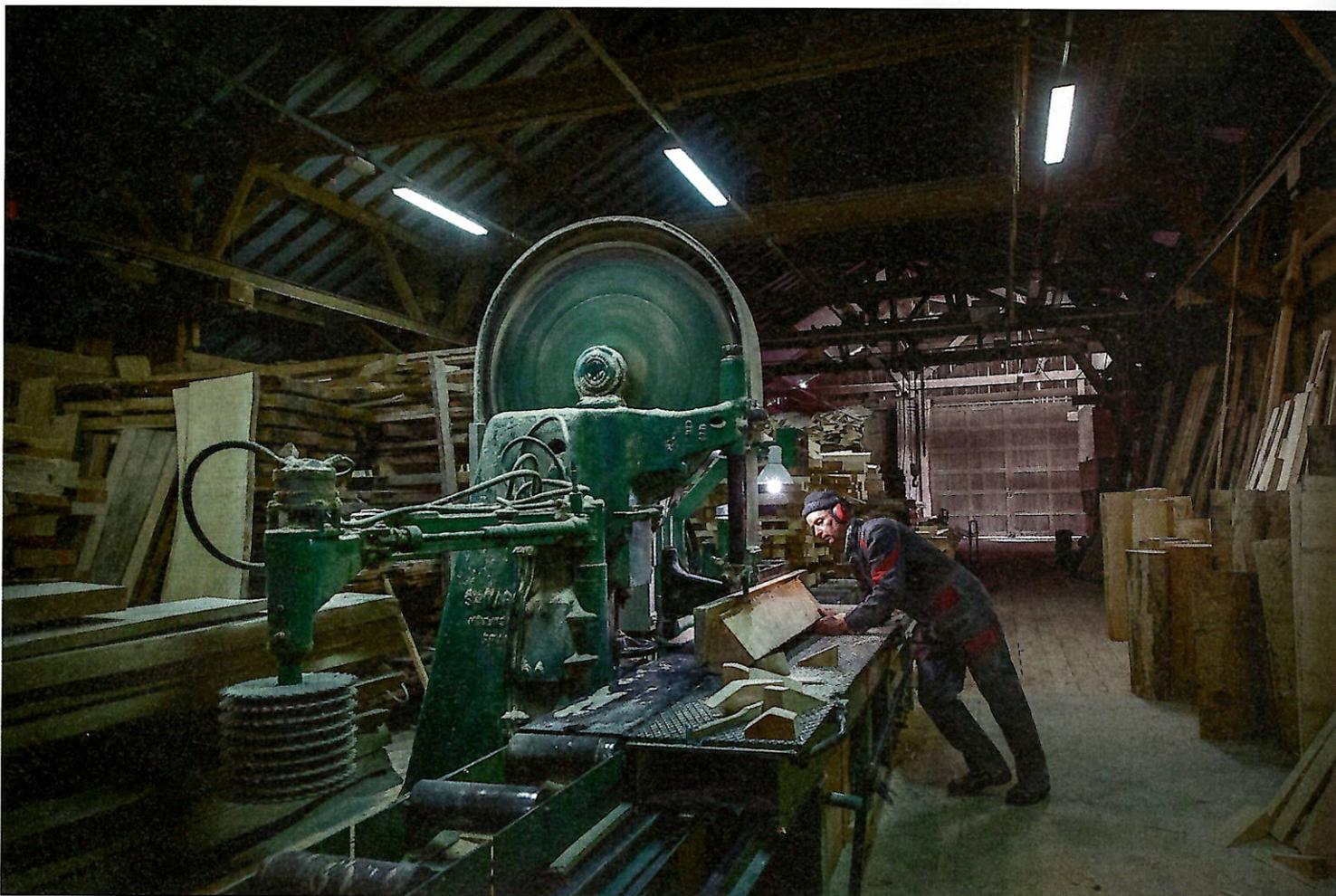
« *On coupe en effet les arbres lorsqu'ils arrivent à leur optimum économique* », concède Guillaume Dahringer, directeur technique du label de gestion durable FSC, qui, dans les forêts qu'il certifie, a mis en place des îlots de sénescence pour laisser certains arbres vieillir. « *Plus le gestionnaire attend, plus il y a un risque que la qualité du bois se gâte.* » Les gros arbres, compliqués à abattre, à transporter, à scier,

forêt domaniale de Levier, Haut-Doubs. Bonnet bleu et pull pailleté de sciure, Bernard Michaud ressemble à ces farfadets dont les panneaux de l'ONF, à l'entrée de la route des Sapins, signalent la présence. Mais si l'homme tient du lutin, c'est aussi parce que tout paraît plus petit sous un de ces épicéas hauts de 30 mètres comme il les aime, « *grand et droit fil* », à l'écorce grise et brillante. Mais plus encore: « *Il faut que l'arbre ait ce quelque chose qui en impose, parle, raconte une histoire...* » Avec ses 80 centimètres de diamètre, l'individu qu'il a repéré a la largeur idéale pour la taille des tables de contrebasse et de violoncelle. En effet, à l'instar du grand tétra qui, aux beaux jours, lâche ses trilles en dents de scie dans les sous-bois de la région, Bernard Michaud est



**BERNARD MICHAUD,
SCIEUR DE BOIS DE
LUTHERIE, L'UN DES
DERNIERS EN FRANCE.**



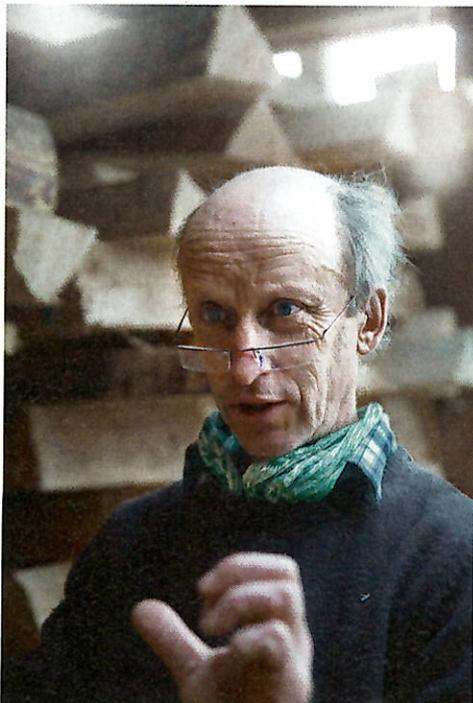


> représentent une triple peine pour le secteur. En bout de chaîne, les scieries, toujours moins nombreuses, sont équipées de matériel standard... pour des arbres standard : « *Un chêne de deux mètres de diamètre, je ne suis même pas certain qu'en France il existe encore une scierie capable de le débiter* », déplore Gérard Sivry, technicien forestier à l'ONF. Résultat, les arbres vénérables disparaissent, un phénomène que le dérèglement climatique ne peut qu'accélérer. Dans quelques années, notre scieur coureur des bois rencontrera-t-il encore ces beaux sujets âgés de trois siècles, à l'image de ceux qu'il a coupés l'hiver dernier ? Pas sûr. Le Franc-Comtois se tient donc à l'affût, étendant soigneusement son réseau de forestiers toujours plus à l'est, de l'Italie à la Roumanie, jusqu'aux légendaires forêts des Carpates.

À Nantes, au 6, boulevard de l'Égalité, l'atelier de Fanny Reyre-Ménard déborde d'instruments ventrus et joufflus jusqu'en haut des marches de l'escalier, où trône la caisse bombée du premier luth qu'elle a monté : « *J'avais 17 ans.* » Depuis, la Nantaise en a assemblé plus de 200,

et ne compte plus ceux qu'elle a réparés. Avec, finalement, bien peu de bois – dans toute sa vie, un luthier n'utilise pas un arbre entier –, mais en entretenant avec la matière un rapport quasi charnel. « *Chaque planche est une promesse.* »

Il y a deux ans, son atelier d'habitude des plus calmes est subitement devenu la caisse de résonance d'une tourmente qui souffle bien au-delà des forêts comtoises. Déjà, en 2007,



LA SCIERIE DE FERTANS, ENCORE ÉQUIPÉE POUR SCIER DES TRONCS DE GRAND DIAMÈTRE.

les premières bourrasques s'étaient fait ressentir lorsque la Convention sur le commerce des espèces menacées d'extinction (CITES) avait décidé de protéger le pernambouc ou *pau-brasil*, un bois brésilien de la famille des *Caesalpiniaceae* très prisé des archetiers. Début 2017, nouvelle offensive : la CITES classe en annexe II, à côté des requins et raies manta, les palissandres, arbres menacés d'extinction par l'industrie du meuble et du parquet.

Panique à bord chez les luthiers, qui se retrouvent bien malgré eux ciblés par ces vertueuses réglementations. Car, de la fabrication des chevilles des violons à celle du dos des guitares, les facteurs d'instruments utilisent couramment ces bois en péril. En tête, les fabricants de hautbois et de clarinettes, qui ne trouvent pas de solution pour remplacer leur *Dalbergia melanoxylon*, la fameuse grenadille ou « *ébène rouge* », un bois dur et sonore aux qualités incomparables. Fanny Reyre-Ménard, vice-présidente de la Chambre syndicale de la facture instrumentale, se transforme alors malgré elle en lobbyiste, troquant son établi contre le micro des conventions internationales, où, sidérée, elle se retrouve parfois aux côtés de défenseurs de la chasse au gros gibier en Afrique ou de partisans du commerce de l'ivoire... « *Nous n'avons rien à voir avec ces gens-là, soufflette-elle. Notre secteur est marginal. D'après nos estimations, nous ne consommons que 0,2 à 1 % des espèces en cause. Comment faire ?* » Au sein du groupe de travail, son confrère Jacques

Carbonneaux est catégorique : « Cette situation sans précédent dans l'histoire de la musique risque, si nous ne trouvons pas de solutions, de conduire à la disparition d'artisans et d'instruments tels qu'on les a connus. »

Montrouge, fin mars 2018. Au salon Guitares au Beffroi, « le festival de ceux qui en pincent pour les cordes », sur cent vingt luthiers, une trentaine sont venus avec de curieux instruments. Des guitares en noyer, tilleul ou prunier, essences locales oubliées depuis longtemps au profit des luxueux palissandres.

Chez le facteur Frédéric Pons, les curieux tâtent même, troublés, la coque noire et luisante d'une gratte en fibre de lin stratifiée. Chez Jacky Walraet, une autre, tachetée, ronronne sur un présentoir : non pas du léopard, mais du platane. Le luthier belge est l'un des fondateurs du Local Wood Challenge, un projet de recherche visant à démontrer que les bois exotiques ne sont pas forcément indispensables aux bonnes guitares. Une trentaine d'entre elles ont été testées à l'aveugle, et le verdict est sans appel : aucune différence entre bois

locaux et exotiques ! « Au *xvi^e* siècle, on faisait des instruments en pommier quand on habitait en Normandie, raconte le luthier, que le conservatisme des musiciens exaspère. *Le plus dur va être de faire bouger les mentalités : il y a une vraie "psychose acoustique" du son qui se passe dans la tête, pas dans la guitare !* » N'empêche, doit se dire tout bas notre scieur de Bernard Michaud, dans son stand au bout de la salle, pour une table de contrebasse, il faudra toujours des planches de 80 centimètres de large...

CHARLOTTE FAUVE



L'ÉPICÉA, UN BOIS RECHERCHÉ POUR SON ABSENCE DE DÉFAUT.